



REVUE DE PRESSE

SALOMÉ

CRÉATION À L'ECAM AU KREMLIN-BICÊTRE d'Oscar Wilde

Mise en scène Jérémie Le Louët **LE 13 JANVIER 2011**

RUE DES BEAUX ARTS



DAVID MAISON ET JULIEN BUCHY © SÉBASTIEN CHAMBERT

SALOMÉ EN MAJESTÉ

C'est en janvier 2011 que la Compagnie des Dramaticules a commencé à porter *Salomé* sur les scènes de province et de la région parisienne, du Kremlin Bicêtre à Montreuil, dernière étape de sa tournée 2012. C'est donc au théâtre Marcellin Berthelot de Montreuil que la troupe s'était cette fois amarrée. Dès l'entrée, une première surprise attend le spectateur qui passe près d'un tapis de roses rouges pour regagner sa place. En effet, la scène est entièrement jonchée de pétales de roses, premier choc visuel esthétique d'un spectacle qui nous en réserve bien d'autres.

Car la *Salomé* mise en scène par Jérémie Le Louët fait preuve à chaque instant d'une imagination, d'une inventivité débridées, à commencer par ces roses, qui figurent aussi le sang dans lequel Hérode va glisser. C'est une véritable symphonie décadente, d'un souffle puissant, d'une musicalité inquiétante et sauvage, à laquelle nous sommes conviés, une « variation polyphonique », comme l'annonce le programme, somptueuse et décalée. Elle nous donne à lire une partition dérangeante, dont il faut décrypter les symboles semés ici et là avec un art jamais pesant, une créativité intelligente et subtile. Jeux de miroirs, jeux de regards, jeux de rôles. Jeux des discours qui se chevauchent, de la parole qui éructe, qui s'enfle jusqu'au délire, et qui susurre, qui murmure, qui se tait. Jeux des silences et des mots qui se répètent en obsédantes litanies. Salomé (Dominique Massat), vierge fatale, partagée entre son pur désir d'innocence, son furieux désir sensuel et son brûlant désir de mort, est à la fois une jeune vestale éthérée et une goule effrayante, répétant à satiété « Je veux baiser ta bouche » avec une voracité hystérique. Sa (non-)danse est une provocation explosive, un acte de subversion aussi séduisant que violent, à mille lieues du kitsch orientaliste dont on nous gratifie la plupart du temps. Sa mère Hérodiade (Katarzyna Krotki), beauté blonde vêtue, telle la mythique Gloria Swanson, d'un lamé argent Hollywoodien, a cette indifférence froide, cette dureté d'acier, qui dénoncent une implacable cruauté. Mère et fille sont des jumelles maudites, qui se confondent et se dédoublent dans un final ahurissant où toutes deux se rejoignent pour porter ensemble leur trophée sanglant : la tête de Iokanaan, l'une et l'autre unies dans le crime et dans le reflet inversé renvoyé par l'immensité du miroir que vient de révéler un rideau brusquement arraché.

Toute la distribution est à louer, mais que dire de l'interprétation de Jérémie Le Louët sous le masque d'Hérode l'incestueux, sinon qu'elle surpasse toutes les autres par sa puissance, par sa démesure, par son délire. Il y a quelque chose de Caligula, de Richard III, dans ce personnage ambigu, emporté par une folie magnifique, qui titube au bord du gouffre. Dans ce rôle complexe, Jérémie Le Louët est à la fois pitoyable, superbe et terrifiant. Sa composition est à la mesure des plus grands comédiens. On se souviendra longtemps de la tirade à peine chuchotée de ce roi névrosé, dont l'intensité vibre immensément dans le silence retenu de la salle hypnotisée. À quand une reprise de ce spectacle exceptionnel dans une grande salle parisienne ? Il serait dommage d'arrêter là la trajectoire de cette Salomé fulgurante. La prose insolite et vénéneuse d'Oscar Wilde a rarement été aussi bien servie.

DANIELLE GUÉRIN - RUE DES BEAUX ARTS - JUILLET/AOÛT 2012

LES TROIS COUPS

Le journal quotidien du spectacle vivant



KATARZYNA KROTKI, JÉRÉMIE LE LOUËT, NOÉMIE GUEDJ, JONATHAN FRAJENBERG ET ANTHONY COURRET © SEBASTIEN CHAMBERT

UNE SALOMÉ AU SOUFFLE SOMPTUEUX

SOUS LA HOULETTE DE JÉRÉMIE LE LOUËT, SALOMÉ ÉLECTRISE LA SCÈNE THÉÂTRALE. « LA FILLE TRAGIQUE DE LA PASSION » DÉCAPITE LA TÊTE DU PUBLIC ET EMPORTE NOTRE ADHÉSION. LOIN DE NOUS LIVRER DES RÉPONSES SUR CET OVNI THÉÂTRAL D'OSCAR WILDE, LE METTEUR EN SCÈNE ENTRETIENT SON MYSTÈRE DANS UNE VERSION SUPERBE ET DIABLEMENT « DÉCADENTE ».

Vierge effarouchée ou garce magnifique ? Salomé est une des figures les plus problématiques du Livre saint. Avant qu'Oscar Wilde ne s'empare du sujet, cette jeune fille, qui ose réclamer la tête de Jean-Baptiste, avait un statut déjà étrange dans la Bible. La proie est donc toute trouvée pour les écrivains « fin de siècle » : sous leur plume « décadente », elle devient une Vénus perverse, belle et hideuse tout à la fois, mais résolument insaisissable. Wilde entretient donc cette ambiguïté troublante. Et Jérémie Le Louët l'a bien compris : en mettant au diapason la cadence du débit des comédiens et la note formelle et musicale du texte, le jeu est vu par la lorgnette de l'étrange et du bizarre. Dans cette « variation polyphonique » (sous-titre donné au spectacle), ce directeur d'acteurs a su insuffler une dimension « à rebours » si nécessaire aux personnages lunaires de Wilde.

À lire ces lignes, on pourrait croire qu'un tel jeu devienne vite artificiel et redondant. Pas si les comédiens empoignent leurs tirades avec justesse et profondeur. C'est là tout le paradoxe, mais aussi le résultat d'un beau travail mené sur la voix et sur le souffle depuis la création de la Cie Les Dramaticules. La respiration de la phrase est quasi pneumatique, déposant délicatement à l'oreille du spectateur – tel le souffle du zéphyr – un verbe d'une beauté ahurissante. Une façon de jouer qu'on n'avait plus vue depuis belle lurette au théâtre. Et une pièce qu'on a aimé redécouvrir dans ce beau « parlé-chanté » des comédiens.

Dans ce jeu d'équilibre, chaque personnage évolue sur une corde raide. Pour certains, ils sont tels des funambules qui tentent, désespérément, de ne pas basculer dans la folie ou dans le néant. Pour d'autres, ils sont désincarnés et protéiformes. C'est le cas de Salomé, à qui Noémie Guedj donne vie. La voix est éthérée, le corps léger, comme si la jeune fille évanescence se mettait à flotter : l'allure est quasi immatérielle. Avec ses grands yeux de myope et sa diction à couper le souffle, la comédienne réussit à donner ce tour insaisissable, si propre au rôle. Un air chaud et froid plane sur le plateau.

LE LOUËT VISE JUSTE

Comment Iokanaan peut-il résister ? Sur nous, l'hypnose est puissante. Et le clou du spectacle reste bien dans « la danse des sept voiles » tant attendue. Sans révéler la parade, disons que Salomé ne défie plus les canons de la beauté, et le rire surgit là où on l'attendait le moins. Le Louët vise juste : il traduit la Vénus déchue et dégradée des poètes symbolistes. Et cette danse dénonce les désirs et les fantasmes qui éclatent en pustules purulentes sur une société fanatique. La nôtre ? Allez savoir ? Cette *Salomé* est un magnifique magma subversif.

À se demander même si Jérémie Le Louët n'a pas trouvé son inspiration dans un des Esseintes pour composer cette créature ! Enfin une Salomé « surhumaine et étrange » ! Enfin se matérialise « la déité symbolique de l'indestructible Luxure, la déesse de l'immortelle Hystérie, la Beauté maudite [...] la Bête monstrueuse, indifférente, irresponsable, insensible, empoisonnant, de même que l'Hélène antique, tout ce qui l'approche, tout ce qui la voit, tout ce qu'elle touche ». Ainsi, ce metteur en scène (ajoutons brillant !) effleure (pénètre ?) avec intelligence le mystère de *Salomé*. Attention, la distribution est de choix, et la fille énigmatique et autoritaire n'est pas la seule à mener cette « danse macabre ». Il nous faudrait alors nommer cette équipe de huit comédiens pour rendre justice à cette belle orchestration malgré quelques dissonances légères et ponctuelles. Principalement, une Katarzyna Krotky (Hérodiade) que nous n'avons pas trouvée détonante : si le rythme donné au verbe est tout aussi bien cadencé dans sa bouche, les mots ne sont pas mâchés et digérés avec la même force et la même conviction. Cependant, l'ensemble a l'envergure d'un opéra en un acte. Il n'y qu'à écouter les notes de Strauss (*Salomé*) qui, pianissimo, accompagnent superbement la parole du Juif (Julien Buchy). Un travail d'orfèvre.

LES MOTS SONT CASSÉS, À L'IMAGE DE CE PERSONNAGE... FÊLÉ

Gardons le meilleur pour la fin : le rôle d'Hérode (tenu par Jérémie Le Louët lui-même). Il compose un roi titubant et névrosé. Son jeu nous transporte au cœur de la problématique schopenhauerienne qui sous-tend toute la pièce d'Oscar Wilde : la volonté du tétararque ne peut être entendue (celle de ne pas couper la tête d'Iokanaan) puisque la moralité même du personnage est perturbée et dégradée dans ses fondements (mariage incestueux avec Hérodiade oblige !). Ainsi, il aura beau gueuler (meugler même), supplier ou chuchoter (superbe de maîtrise, cette tirade entièrement dite sur le souffle et entendue par toute la salle !), ses suppliques resteront lettres mortes. Dans sa bouche, les mots sont cassés, à l'image de ce personnage... fêlé, qui respire à pleins poumons l'air décadent. La saison avait mal démarré avec la mise en scène peu convaincante d'Anne Bisang. Celle de Jérémie Le Louët compose une *Salomé* bien différente. Cette pièce a de toute façon toujours fait couler beaucoup d'encre, et il est très possible que ce jeune metteur en scène trouve sur son chemin une certaine critique, radicalement opposée à ses partis pris. Et pourtant, que d'intelligence dans la façon dont il s'empare des décadents ! C'est sans compter une scénographie graphiquement superbe (nous y reviendrons dans l'entretien que nous publierons prochainement). Difficile d'être indifférent à une telle envergure. En garde, ennemis farouches ! Rangez vos plumes et remballez vos bons mots ! Que les nôtres fassent mouche devant ce beau travail... Quant à vous, spectateurs, à l'assaut !

SHEILA LOUINET - LES TROIS COUPS - MARS 2011

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

« ...DANS UNE CHAUDE LUMIÈRE. LÀ, TOUT N'EST QU'ORDRE ET BEAUTÉ, LUXE, CALME ET VOLUPTÉ »
CHARLES BAUDELAIRE

Comme à son habitude, Jérémie Le Louët nous offre un plateau magnifique : un parterre de roses écarlates, pénétré d'une longue table installée sous forme de podium et à peine éclairé par quelques sources lumineuses provenant des pourtours de miroirs. L'atmosphère y est désenchantée et à la fois ardente. *Salomé* de Strauss résonne, s'efface puis laisse la parole à deux dandys contemplatifs en habit noir (David Maison et Julien Buchy). L'un, à la pose alanguie, poétique et lunaire, l'autre habité par le fantasme de *Salomé*. Les leitmotifs poétiques « impressionnent » les silences.

Ce prologue terminé, le roi Hérode réunit ses convives autour d'une grande table. Le vin coule à flot, les fruits abondent, tout se prête à la sensualité.

ET SI TOUT CELA N'ÉTAIT QU'UN JEU ?

Avant même que la pièce ne prenne corps, Hérodiade, Salomé et Hérode sont installés face des miroirs à maquillage. Ces miroirs n'auront pas d'autres rôles par la suite, mais à la fin, les ampoules qui habillent leurs pourtours s'allumeront frénétiquement une dernière fois, comme pour sceller la fin du spectacle. Une mise en abîme se crée, nous commençons à apercevoir, non plus les personnages bibliques, mais des comédiens en train de répéter, de représenter cette pièce. Volonté de dédramatiser l'action ? De créer une distance, un va et vient entre l'intérieur de l'histoire et leur propre histoire ? De montrer l'omniprésence du masque dans la société, du mensonge ? « Il ne faut regarder ni les choses, ni les personnes, il ne faut regarder que les miroirs car ils nous montrent que des masques. » O. Wilde. Le jeu quasi frontal des comédiens crée également une distance, et implique d'autant plus la volonté de représentation.

Mais l'ensemble est rigide, les comédiennes manquent de volupté dans leur jeu, dans leurs paroles toujours tranchantes et acerbes – la violence ne doit pas ici être exempte de séduction. *Le Requiem* de Ligeti résonne, les voix des morts s'élèvent pour annoncer l'inévitable drame, l'inexorable mise à mort.

Dominique Massat est une Salomé illuminée, aux yeux écarquillés et à la bouche ouverte dont l'expression donne la sensation étrange d'être happée par le bas. Le prophète Iokanaan clame avec haine ses prédictions délirantes sur le déclin de l'humanité (ainsi que son aversion pour Salomé). Quant à Jérémie Le Louët, on ne peut qu'apprécier son jeu aux multiples nuances. Avec son visage maquillé à outrance qu'il déforme, sa voix minaudante et suave, il incarne parfaitement ce personnage royal déchu, tantôt plein de faiblesses, capricieux et immature, tantôt libertin attisé par le vin et son désir pour Salomé. Son incantation poétique sur les pierres précieuses, dite à voix basse et traversée par un souffle lyrique, ferait pâlir d'envie toute femme et gagnerait l'enthousiasme de Wilde et de ses amis artistes.

Jérémie Le Louët nous offre l'imaginaire que l'on lui connaît bien et qui sied à merveille aux mots de Wilde. L'esprit décadent règne sur scène et prend son sens, celui de l'époque romaine en son déclin, et celui, contemporain à l'auteur : 19^{ème} siècle crépusculaire aux lueurs vacillantes. Le Louët a voulu interroger le désir également dans notre société présente, où la sexualité sans tabous, débridée ou banalisée peut donner à réfléchir.

L'EST ÉCLAIR



JULIEN BUCHY, DAVID MAISON, JONATHAN FRAJENBERG, KATARZYNA KROTKI, ANTHONY COURRET ET JÉRÉMIE LE LOUËT © SÉBASTIEN CHAMBERT

LA TENTATION, LA FOI ET LA LOI

La compagnie Les Dramaticules, en résidence cette année, a proposé au théâtre de La Madeleine un magnifique spectacle de théâtre, *Salomé* d'Oscar Wilde. C'est devant une salle pleine que Salomé, jeune et troublante, demande la tête du prophète Iokanaan, prisonnier de Hérode, tétrarque de Galilée en échange d'une danse pour lui.

Créée en 2011, cette pièce exceptionnelle dans la forme et le fond rend hommage à l'écriture vibrante d'Oscar Wilde. Pièce censurée à sa sortie en 1893, elle ne sera jouée qu'en 1896 à Paris, au Théâtre de l'Œuvre, qui va ouvrir ses porte quelques années après à *Ubu roi*. Les enjeux de cette pièce sont intemporels : foi, tentation, transgression de la loi...

Sur scène, des tables pour tous objets scéniques, trois tables de loges avec miroirs, des pétales de roses partout et des comédiens qui se délectent, qui goûtent le texte. Jérémie Le Louët, metteur en scène et acteur, aime travailler sur le souffle, le parlé-chanté. Le rythme des mots, la poésie de la langue sont importants pour lui et sa compagnie.

Écrite en français, cette pièce propose un travail de comédien différent : « *Salomé*, par l'utilisation des persistantes, des leitmotifs, des pauses, des silences, des tirades enflammées et de violentes ruptures boulevardières, résiste à une approche psychologique ou conventionnelle », explique Jérémie Le Louët.

Les principaux personnages, Hérode, Salomé, et Iokanaan, sont dans « un isolement lunaire » magistralement interprétés sur scène et renforcé par une lumière surnaturelle et la position de chaque acteur souvent face au public. Comme s'ils ne se parlaient pas directement...

THÉÂTRE DU BLOG

Les Évangiles de Marc et de Matthieu nous racontent comment Hérode, tétrarque de Galilée, invita Salomé, la fille de sa femme Hérodiad, à danser pour lui. En échange de quoi, elle pourra lui demander ce qu'elle veut, fût-ce la moitié de son royaume. C'est finalement la tête du prophète Jean-Baptiste (ou Iokanaan) qu'elle réclame, au grand dam du tétrarque. En 1893, Oscar Wilde retranscrit l'histoire dans une pièce de théâtre, *Salomé*, qui inspirera plus tard un opéra à Richard Strauss.

Lourde de tension et de désir, cette *Salomé* n'est pas très brillamment rendue par le metteur en scène Jérémie Le Louët et la Compagnie des Dramaticules. Parce que la pièce est proche de l'opéra, Jérémie Le Louët invite ses acteurs à ne pas se laisser enfermer dans « le sens littéral des mots » mais à utiliser la technique du « parlé-chanté ».

Pourtant rien de tel n'atteint nos oreilles durant la représentation. On n'entend qu'une emphase excessive chez certains personnages (le jeune syrien, joué par Julien Buchy et le page d'Hérodiad, joué par David Maison), qui contraste volontairement avec le ton plus populaire des autres, parmi lesquels le roi et la reine eux-mêmes.

C'est peut-être en effet dans le décalage que résident les intentions du metteur en scène. On sent dans le jeu de Jérémie Le Louët (Hérode), une volonté de rendre l'excès du personnage de façon comique ou pathétique. Cette idée semble également dicter le jeu des autres acteurs, notamment Katarzyna Krotki (Hérodiad) et Anthony Courret et Jonathan Frajenberg, les deux gardes. Et Noémie Guedj (*Salomé*) prend souvent des intonations de petite fille... Seule la voix du prophète Iokanaan (Stéphane Mercoyrol) résonne dans la salle avec une force menaçante.

La scénographie est aussi fondée sur le décalage : draps noirs en fond de scène, milliers de pétales de roses sur le sol qui annoncent une pièce à connotation tragique. Mais, dans un deuxième temps, on dresse en avant-scène une grande table de festin avec une nappe blanche, qui bloque l'espace et qui, rompt la première harmonie de couleurs... Quant à la musique, elle est, soit illustrative, soit insérée à des moments incongrus, et la fameuse danse des sept voiles se trouve réduite à un déhanchement de *Salomé* montée sur la table qui chante avec une voix d'homme dans une ambiance disco... De quoi décevoir le spectateur... Le décalage ne fonctionne pas et les rires sont rares dans la salle. Rien ne semble assumé jusqu'au bout et des dissonances pèsent sur la pièce, comme le jeu excessif de l'éventail d'Hérodiad qui apparaît plus comme un refuge pour l'actrice qu'autre chose, ou l'échange des rôles entre la fille et la mère à la fin, ou encore les coiffeuses devant lesquelles vont s'asseoir les acteurs censés être en coulisse, stéréotype très mode mode...

Le grotesque échoue et le résultat est finalement peu convaincant.

ÉLISE BLANC - THÉÂTRE DU BLOG - FÉVRIER 2011

VU(E)S DE MONTREUIL



KATARZYNA KROTKI, JONATHAN FRAJENBERG, ANTHONY COURRET ET JÉRÉMIE LE LOUËT © SÉBASTIEN CHAMBERT

L'IRRADIANTE SALOMÉ AU THÉÂTRE BERTHELOT

Jérémie Le Louët est un jeune acteur et metteur en scène dont le talent, ainsi que celui de sa compagnie créée en janvier 2003 avec Noémie Guedj, ne cesse de tracer avec sérénité et fulgurance son chemin. Auprès de ses pairs et avec une rencontre du public rare et étonnante. Un grand moment fut en 2010 le Off d'Avignon où Jérémie Le Louët a fait salles combles quotidiennement avec deux pièces jouées chaque jour : son *Macbett* de Ionesco et *Le Horla* de Maupassant. Déjà ces deux pièces révélaient un travail particulier de la diction. Une sorte de musicalité qui respecte le texte jusqu'aux souffles de ponctuation. Et notamment ces moments de suspension qui nous entraîne à nous interroger plus loin encore dans notre rapport avec l'auteur.

Avec *Salomé* d'Oscar Wilde, l'écrivain britannique a écrit la pièce en français dans sa version originale, les Dramaticules nous entraînent à nouveau dans leur univers si particulier. Le propos est connu tant il fut joué, sauf en Grande-Bretagne où il fut censuré pendant quarante ans ! Princesse de Judée, fille d'Herodias et belle-fille d'Hérode, Salomé est cette lune claire et pâle dont la beauté et la virginité la rendent aussi inaccessible que dominante. Après avoir jeté son dévolu sur Iokannan, prophète emprisonné au palais qui se refuse à elle, elle demandera sa tête à Hérode après avoir dansé pour lui la danse des sept voiles. Rien ne lui résiste et l'on meurt pour elle. Les thématiques sont universelles et intemporelles : la tentation, la foi, la loi.

C'est pourquoi ses interprétations ont été nombreuses. Richard Strauss en a fait un opéra, Al Pacino l'a joué au théâtre et en a réalisé une fiction cinématographique *Wilde Salomé* après *Salome's Last Dance* de Ken Russell. Avec *King Ink* le musicien australien Nick Cave a écrit une pièce en cinq actes intitulée *Salomé* et les vidéos des Smashing Pumpkins pour la chanson *Stand Inside Your Love* en sont inspirées. Musique toujours : les chansons *Mysterious Ways* et *Salomé* de U2 et Pete Doherty livre dans son album solo, une version musicale hommage à la pièce d'Oscar Wilde.